

Le chiffre du jour

50 C'est le nombre de maisons d'éditions présentes actuellement en Suisse romande d'après l'Association suisse des Diffuseurs, Éditeurs et Libraires.

EDITION L'écrivain genevois Joël Dicker reste un phénomène unique. Le quotidien des éditeurs romands demeure, lui, un combat permanent. Le point avec deux maisons lausannoises.

Le succès des Romands, une exception

LENA EBRENER ET FLORIAN SÄGESSER
info@lacote.ch

Il a fait couler beaucoup d'encre ces dernières semaines. Joël Dicker, Prix Goncourt des lycéens et Grand Prix du roman de l'Académie française pour «La Vérité sur l'affaire Harry Quebert», est la belle histoire de la rentrée littéraire. Pourtant, le succès du Genevois ne reflète pas le quotidien de l'édition romande. «Il n'a qu'une signification particulière; c'est un phénomène fantastique, mais unique», nuance l'éditeur lausannois Pierre-Marcel Favre à propos du «phénomène» Joël Dicker.

Derrière ce best-seller, aussi inattendu qu'inespéré, il demeure toutefois très difficile d'y voir le signe de la parfaite santé de la littérature romande. «Le succès reste inexplicable, c'est la magie; l'assemblage de plusieurs facteurs. C'est du cas par cas, du sur-mesure», ajoute Pierre-Marcel Favre. Pour Andonia Dimitrijevic, qui dirige les Editions L'Age d'homme, les médias ont une place importante dans le succès des auteurs romands. «On fait tout pour leur permettre d'exister, mais la Suisse est un marché particulier avec ses régions linguistiques. C'est la presse qui permet de relayer l'information et donner envie aux lecteurs», dit l'éditrice de Joël Dicker.

La majorité à la peine

Fondées en 1966, les Editions L'Age d'homme font partie des incontournables de la francophonie et profitent aujourd'hui du succès de leur auteur genevois. «Pour un prix littéraire, il y a tellement de livres qui sortent, qu'il faut du bouche-à-oreille pour qu'on s'intéresse à un auteur suisse en particulier», explique encore Andonia Dimitrijevic. De son côté, en observateur averti de la littérature romande, Pierre-Marcel Favre précise: «Il y a de temps en temps des exceptions, des ouvrages qui surprennent, mais la majorité peine.»

En Suisse romande, plusieurs éditeurs profitent des subventions pour publier, notamment



Pour l'éditeur lausannois Pierre-Marcel Favre, le succès est un phénomène inexplicable et exceptionnel dans les éditions romandes. AUDREY PIGUET

la littérature fiction. Une manne bienvenue, pour ne pas dire vitale. «Avec cette aide, une vente de 500 exemplaires permet d'atteindre l'équilibre. Sans cette pompe à finance, beaucoup d'éditeurs disparaîtraient», lance Pierre-Marcel Favre.

Depuis leur création en 1971, les Editions Favre ont publié plus de 1300 ouvrages. Cette année, 60 bouquins sont sortis de presse. Et chaque publication comporte un risque. L'éditeur, de part son expérience, essaie alors de le jauger au mieux. «Mais on se trompe souvent, en positif comme en négatif. L'important est de se tromper le moins possible», dit Pierre-Marcel Favre. L'éditeur lausannois cite alors l'exemple de Magali Jenny, une ethnologue fribourgeoise auteure de «Guérisseurs»: «On en a vendu 50 000 exemplaires, alors que le premier tirage se montait à

3000 livres. C'était monstrueux, un succès inimaginable.»

Chessex marche toujours

Pour sa part, L'Age d'homme – bien que le comité de lecture reçoive 3 à 4 manuscrits par jour – édite une centaine d'ouvrages par an. La maison d'édition lausannoise ne publie pas que des auteurs suisses, mais au niveau des romans, ils sont majoritaires. Quant à la différence entre une maison suisse ou française, si ses ouvrages sont distribués dans tous les pays francophones, il n'y en a pas. Par contre, les ventes sont différentes d'un pays à l'autre.

«En Suisse, les livres de poche marchent bien, les textes de Ramuz ou Chessex et les classiques slaves marchent bien également», concède ainsi Andonia Dimitrijevic. Mais la meilleure vente de L'Age d'homme en ce moment reste, bien évidemment, le Genevois Joël Dicker. ●

Cabédita: mémoire et patrimoine

BIÈRE Les Editions Cabédita existent depuis 1988. «Le boss», c'est Eric Caboussat, comme le dit sa fille et employée, Nathalie. Les œuvres éditées par la maison viennent à 40% de la Franche-Comté et de la Bourgogne. La Suisse romande représente 32 % des créations littéraires, la région Rhône-Alpes 25%, et on retrouve même quelques auteurs québécois. Ses livres sont distribués dans toute la francophonie. Les auteurs ne s'adressent pas à Cabédita au hasard. «Avant de nous proposer un manuscrit,

ils sont allés découvrir notre travail sur internet. Ils savent ce qu'on attend», explique Nathalie Caboussat. Cabédita édite près de 30 livres par année. Rien que cet automne, 13 nouveautés sont sorties. Les meilleures ventes du moment en font partie: «Internet, comprendre et l'utiliser si l'on est pas né avec» de Bernard Just, les livres de cuisine «L'endive» de Sophie Vallotton et «Ail, oignons, échalotes» d'Anne-Marie Labbé-Pinsseau, et «L'histoire des Fribourgeois et de la Suisse» d'Alain-Jacques Tomare. ●

QUATRE QUESTIONS À...



QUENTIN MOURON
ÉCRIVAIN LAUSANNOIS
DE 23 ANS, AUTEUR DU
ROMAN «AU POINT
D'EFFUSION DES
ÉGOUTS»

«Je suis un privilégié»

Trouver un éditeur: promenade de santé ou parcours du combattant?

Un peu des deux. J'ai essuyé quatre ou cinq refus avant d'être publié. Mais mon texte n'était pas vraiment définitif. Un soir, j'ai rencontré Pierre-Yves Lador (ndlr: écrivain vaudois) lors d'une lecture publique de mon roman. Il l'a adoré. Grâce à lui, j'ai pu rencontrer mon futur éditeur Olivier Morattel.

Avez-vous été parrainé?

Oui et non. En Suisse romande, on rencontre facilement les gens de ce milieu. Avec quelques soirées de lecture en plus, je serais de toute façon tombé sur Olivier Morattel, j'en suis sûr. Le plus compliqué n'est pas d'entrer en contact avec un éditeur, mais bien de le convaincre de vous publier. C'est ça, le gros morceau.

Vous avez été édité pour votre premier livre. Était-ce si compliqué de convaincre?

Sur le moment, c'était quand même difficile. J'ai passé deux ans sur ce roman. Je l'ai repris quasiment de A à Z plusieurs fois. Et même quand l'éditeur vous dit oui, tant que vous n'avez pas votre bouquin imprimé entre les mains, vous avez toujours une crainte. Aujourd'hui, avec le recul, je me dis que ça a été plutôt facile. Certains auteurs galèrent des années avant d'être publiés. Moi, mon tout premier livre l'a été: je suis un privilégié.

Quel est le rôle de votre éditeur dans la conception de vos livres?

Nous avons un vrai contact, une proximité. Je lui envoie un brouillon grossier de ce que je pense écrire. Si ça lui va, je développe. Ensuite, on se voit chez moi, je lui lis mon travail en entier et on en discute. On reprend tel ou tel paragraphe, on change la ponctuation... J'aime cette façon de travailler. Olivier Morattel sort un livre par année, alors quand il l'a choisi, il y croit. ● **FB**

ECRIRE Deux jeunes Vaudois ont créé l'Association des jeunes auteurs romands.

Ils pensent la littérature autrement

Deux jeunes auteurs vaudois ont décidé de balayer du revers de la main l'image vieillotte de l'écrivain poussiéreux. Loin le cliché du vieil auteur, des lunettes en fond de bouteille, une couverture sur les genoux et un thé chaud pour parfaire le stéréotype: en janvier 2012 dernier, ils ont créé l'Association des jeunes auteurs romands (AJAR). Cette dernière organise différentes activités telles que des lectures publiques aux mises en scène insolites.

«Nous avons créé une association afin de proposer autre chose que: chacun écrit son roman dans son coin. Une sorte d'alternative à l'édition classique. Tous les membres ont des projets personnels. Mais nous avons envie d'être dy-



Noémi Schaub est la co-fondatrice de l'AJAR. AUDREY PIGUET

namique et d'exister en dehors des maisons d'édition», explique Noémi Schaub, 23 ans, co-fondatrice de l'association.

La Suisse a récemment décroché le Prix du jeune écrivain de langue française avec sa nou-

velle «La vie en creux». Adeptes des textes courts, elle considère que les maisons d'édition devraient plus oser. «Il y a de belles success stories comme Dicker. Peut-être que cela va ouvrir quelque chose au niveau romand. Mais j'ai

l'impression qu'en Suisse romande, l'écriture reste quelque chose de très confidentiel. Même dans les grandes librairies, la littérature suisse tient sur une étagère. Alors qu'il y a de belles choses qui se font.»

Peu surprise par le récent succès de Joël Dicker, car les «gens aiment les polars», dit-elle. Elle est toutefois convaincue qu'il est possible de rendre d'autres types de littérature attrayants en sensibilisant les lecteurs via, par exemple, les activités proposées par l'association. Et l'idée semble d'ailleurs faire son chemin: l'AJAR compte déjà dix-huit membres et a reçu six candidatures en une année. «Nous essayons de trouver d'autres moyens d'écrire», conclut l'intéressée. ● **MG**

VENTE

Les libraires dépendent de la France

Dans la boutique La Librairie à Morges, les ouvrages suisses sont très distinctement séparés des autres livres. La littérature nationale figure sur les rayons d'une étagère spécialement réservés à cet effet. Les éditions romandes sont, quant à elles, réparties sur une table. «Je n'ai jamais compté le nombre d'auteurs réunis. Mais nous avons une bibliothèque bien fournie», lâche Sylviane Friederich, propriétaire de la petite librairie indépendante, qui existe depuis 34 ans. Pour cette dernière, le récent succès de l'auteur genevois Joël Dicker n'a pas dopé les ventes romandes et n'a pas eu une nette influence sur le choix des lecteurs.

Pour la spécialiste, aucun doute, ce n'est pas la littérature éditée en Suisse qui fait tourner la boutique. «Nous sommes dépendants de la littérature de France, c'est très clair. Je mets de côté le phénomène Dicker. Mais la part de livres suisses est moindre, relève Sylviane Friederich. C'est l'éternel débat. Mais c'est vrai qu'un auteur à une plus grande visibilité lorsqu'il est édité chez Seuil ou Gallimard. Le Fribourgeois, Jean-François Haas, publié en France, a par exemple eu une plus grande visibilité que s'il avait été édité en Suisse. C'est une différence historique.» Malgré cette réalité, la Suisse romande est-elle dynamique? «Par rapport à la petite Suisse romande, nous avons une jolie palette d'éditeurs et une belle diversification, c'est sûr. La littérature romande représente 20% de la littérature francophone. C'est quand même pas mal», conclut la passionnée. ● **MG**